



Hebdomadaire
T.M. : NC

☎ : 01 49 22 72 72
L.M. : NC

HUMANITE DIMANCHE

JEUDI 30 SEPTEMBRE 2010

CINÉMA SORTIES

Moi, la finance et le développement durable. « La finance a les moyens d'agir sur la pensée d'autrui »



C'est un peu grâce à sa banquière qu'elle a fait ce documentaire. Partant de son expérience personnelle, Jocelyne Lemaire-Darnaud a analysé comment la finance s'était emparée de ce que l'on appelle le développement durable et, d'une manière générale, comment elle s'y est pris pour accréditer l'idée qu'elle peut « faire les pires choses pour le plus grand bien de tous ». Rencontre.

Une banquière peut entraîner un désir de cinéma. Surtout à son corps défendant. Ainsi, lorsque Jocelyne Lemaire-Darnaud se voit proposer un placement sur un livret de développement durable, elle commence par accepter. Avant que la nuit ne lui porte conseil et l'amène à se poser des questions simples et néanmoins essentielles. Le développement de quoi? Durable pour qui? Sa charmante interlocutrice s'avère alors incapable de lui répondre. C'est donc caméra au poing qu'elle tente de comprendre les liens entre finance et développement durable. Ce documentaire construit à partir d'entretiens est traversé par des scènes de la vie quotidienne de la cinéaste et des interventions ludiques d'un magicien. Si l'on est parfois frustré sur le plan cinématographique, on ressort incontestablement nourri d'un point de vue didactique. Hasard du calendrier, « Wall Street 2 » débarque le même jour sur les écrans. Loin du premier volet, Oliver Stone ne nous apprend pas grand-chose sur les mécanismes finan-

ciers et échoue même à nous divertir. Entre une mise en scène peu inspirée et une intrigue qui navigue entre suspense dont on connaît la fin et comédie romantique, le cinéaste dénonce avec lourdeur les excès du capitalisme. Néanmoins, même sur cet aspect, son propos sinieux se perd dans un processus de rédemption cher au cinéma américain et on finit par ne plus savoir réellement où ce cinéaste volontiers provocateur veut en venir.

HD. Que vous inspire la sortie concomitante de « Wall Street 2 » et de votre film ?

JOCELYNE LEMAIRE-DARNAUD. Je trouve cela super. Je n'ai pas vu le film. Mais si j'en crois les extraits, le méchant fait croire à son gendre qu'il peut devenir meilleur. En fait, il est pourri jusqu'à l'os. En trois scènes, j'ai tout compris. D'un côté, « Wall Street » dit que l'argent sera toujours pourri. Alors que moi, j'arrive avec des gens qui ne sont pas parfaits mais qui se posent des questions. L'investissement socialement responsable est complètement bancal. Tout dépend de qui s'en empare et de ce qu'on veut en

faire. Le problème dans les banques, c'est qu'elles n'ont pas formé leur personnel pour répondre à ça. Quand les gens des banques apprendront qu'ils font des choses qui ne sont pas en accord avec leur principe éthique, ils se réveilleront. Tout le monde veut le développement durable mais si



« Je me suis simplement dit : "Demandons aux actionnaires pourquoi ils ne se posent pas de questions sur la manière dont fructifie leur argent". »

JOCELYNE LEMAIRE-DARNAUD, RÉALISATRICE DU DOCUMENTAIRE.

on ne parle pas de la finance, on n'arrivera jamais à stopper les licenciements, à empêcher la pollution.

HD. Le film s'ouvre sur une phrase de Keynes : « Le capitalisme est cette croyance étonnante que les plus mauvais des hommes feront les pires des choses pour le plus grand bien de tous. »

J. L.-D. Elle résumait bien ma pensée. En plus, Keynes est un économiste intéressant. Les gens de droite s'en

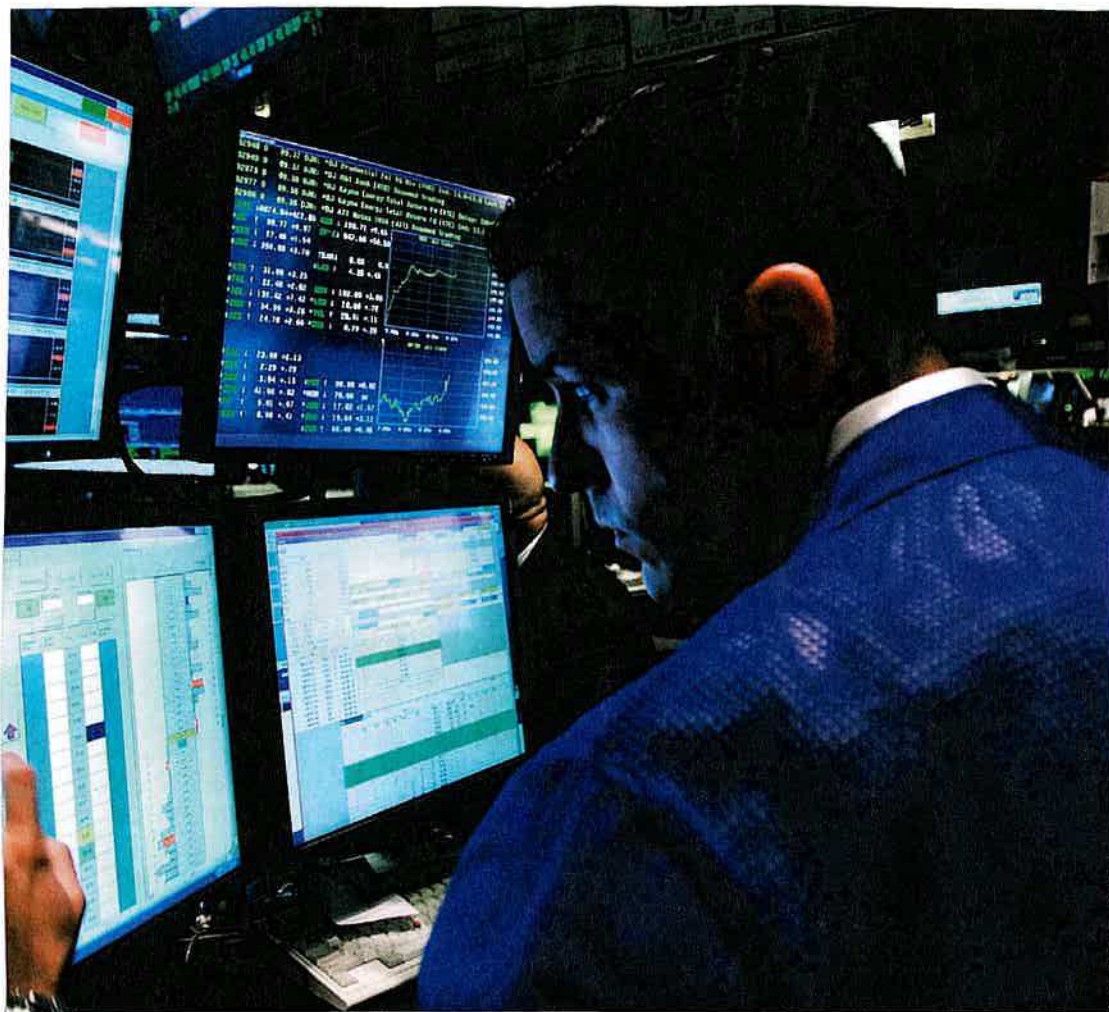
servent en cas de besoin. Les économistes de gauche le vénèrent. De grandes entreprises nous font croire qu'elles développent certains pays en leur amenant du travail alors qu'on sait que les employées ont des horaires de travail impitoyables et pas de congés. De grands magasins de textile proposent une nouvelle collec-



Comment accepter que la vie de millions d'êtres dépende d'une salle des marchés à Wall Street ?

tion tous les dix jours. Mais à quel prix? On nous fait croire que leur façon de fonctionner crée le bonheur et la liberté de choisir. Mais cela détruit des vies. Quand vous pensez que la plupart des grandes banques investissent dans des mines qui vont tuer ou amputer des enfants à vie et infester tellement des territoires qu'on ne pourra plus les cultiver.

HD. Comment vous êtes-vous intéressée à l'investissement socialement responsable (ISR)?



SPENCER PLATT / APT / APT

J. L.-D. En 2001, à Johannesburg, on parlait de l'avenir de la planète. Chirac a prononcé cette fameuse phrase: «La maison brûle et on regarde ailleurs.» Je venais aussi de finir «Paroles de Bibs», mon film sur les ouvriers de Michelin. L'un d'eux m'a dit un truc très fort: «Pendant que je sue sang et eau, des retraités se dorment sur la page.» À

l'époque, on disait que les fonds de pension des retraités américains venaient nous spolier. Je m'étais dit: «Demandons aux actionnaires pourquoi ils ne se posent pas de questions sur la manière dont fructifie leur argent. Ensuite, il y a eu la création de Vigéo (le leader européen de la notation extrafinancière, il mesure les performances des en-

treprises en matière de développement durable et de responsabilité sociale – NDLR) et la promulgation de la loi NRE (la loi de nouvelle régulation économique). Elle demandait aux entreprises de faire en plus de leur rapport financier un rapport développement durable. Mais elle n'était absolument pas contraignante. Les entreprises ne

sont pas sottes. Elles ont souvent une marge d'avance parce qu'elles ont les moyens d'agir sur la pensée des autres. C'est à ce moment-là qu'on a créé des postes de déontologues de développement durable. Comment est-il concevable que le grand patron d'une entreprise d'énergie assure ses actionnaires qu'ils vont continuer à prospérer alors que, dans le même temps, on multiplie les campagnes d'économies où l'on dit d'éteindre la lumière et de faire attention à l'eau?

HD. Que vous inspirent les agences de notation ?

J. L.-D. Je suis cinéaste. Je construis un discours. Mais c'est au citoyen de se demander ce que sont ces agences de notation. Elles sont imparfaites. Pour Vigéo, 1 ou 12 entreprises du CAC 40 ont amené le capital pour sa création. Peut-être ont-elles pensé qu'il fallait être plus responsables. On peut aussi imaginer l'inverse et envisager qu'en finançant cette création, elles ont voulu gérer le problème. Mais certaines agences vont sur place, interrogent directement les salariés. Le problème de Vigéo et de l'investissement socialement responsable est la question des moyens. Qui paie pour aller vérifier? En tant que citoyens, on pourrait demander de la transparence et des lois. Le problème, c'est qui contrôle quoi? ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MICHAËL MELINARD
 mmelinard@humadimanche.fr

«Moi, la finance et le développement durable», de Jocelyne Lemaire-Darnaud, France, 1 h 34.
 «Wall Street 2», d'Oliver Stone, États-Unis, 2 h 16.